

# *Une pêche disparue au Guilvinec La pêche du maquereau de dérive*

*‘Ar beskerez brilli braz’*

*par Pierre-Jean Berrou*

*Le monde de la pêche en crise aujourd'hui, connaît des problèmes très graves, insuffisance de la ressource, concurrence des pays de la Communauté européenne et des pays tiers, chute des prix et par voie de conséquence, problèmes de rentabilité des navires, revenus amputés des pêcheurs, etc.*

*Les préoccupations actuelles des marins sont donc certainement très éloignées de l'intérêt pour les pêches disparues comme celle du maquereau de dérive qui constitue notre sujet cette année.*

*Mais c'est la "loi du genre", l'histoire étudiant seulement le passé parfois lointain. Plus tard, l'on dira sûrement que les événements de 1993-1994 qui ont secoué le monde de la pêche auront fait date dans l'histoire des marins bigoudens.*

*Notre propos ne veut a priori tirer aucune leçon du passé. Son objectif principal vise à raconter quelques aspects de la vie de ceux qui ont trimé dur pour faire de notre port ce qu'il est devenu aujourd'hui.*

---

*La pêche du maquereau de dérive (le gros maquereau) s'identifie pleinement avec la naissance et la croissance du port et de la ville du Guilvinec. Son importance fut naguère capitale même si, relayée par d'autres pêches, elle a complètement disparu aujourd'hui.*

*De 1865 à 1900 environ, cette importance était si grande dans l'esprit de l'époque, qu'on désignait la période durant laquelle elle se déroulait sous le nom de campagne de pêche, de saison de pêche sans autre précision même si d'autres grands métiers étaient pratiqués dans notre port. Il est vrai que Le Guilvinec était alors le "port d'attache" saisonnier de nombreux bateaux étrangers, le centre de regroupement le mieux situé du Sud-Finistère pour cette activité.*

*Inversement la pêche à la sardine de roque qui lui succédait au mois de juin provoquait le plus souvent une dispersion des barques sur toute la côte.*

*Mais laissons le correspondant du journal de 1883 nous informer : "Avant 1866 notre petit port n'armait que 10 à 12 bateaux qui faisaient la pêche à la sardine à Concarneau et des maquereaux au Guilvinec. Mais petit à petit la pêche aux maquereaux produisant de très avantageux résultats, Le Guilvinec se développa et devint bientôt plus estimé pour cette pêche qu'Audierne, Concarneau et Douarnenez. Aussi de nombreux bateaux vinrent-ils chaque année malgré les dangers qui environnent ce port, faire la pêche pendant les mois de mars, avril et mai... surtout les intrépides Douarnenistes. On a vu jusqu'à 200 bateaux livrant leur pêche quotidienne aux mareyeurs qui s'y réunissaient.*

*...Naturellement les pêches si fructueuses eurent pour résultats d'attirer des commerçants et des fournisseurs ; des boutiques s'ouvrirent, et des cabarets aussi, bien entendu, car il y eut bientôt à nourrir plus de 2 000 marins sans parler de 150 charretiers qui servaient au transport des poissons."*

*Du milieu du 19<sup>e</sup> siècle à 1958, date à laquelle les deux derniers malamocks maquereautiers, Cathy et Grand Duc débarquèrent leurs derniers "brilli braz", la pêche du maquereau de dérive s'est pratiquée selon la même technique : mise à l'eau à la tombée de la nuit de filets flottants et dérivants formant un train de pêche de 2 à 6 km selon la taille des bateaux, depuis les petites chaloupes du 19<sup>e</sup> siècle, les grosses chaloupes qui ont suivi, les pinasses, jusqu'aux petits et gros malamocks. La force motrice croissante des navires leur permit de s'écarter davantage de la côte vers les grandes concentrations de poissons et de ramener des tonnages plus importants.*

*Nous ne ferons pas une étude exhaustive des bateaux, des méthodes et des lieux de pêche, ni une étude économique approfondie. Nous privilégierons le rôle de cette pêche dans notre cité au 19<sup>e</sup> siècle et celui qu'elle a joué dans la vie de la communauté guilviniste et enfin, nous évoquerons les grands naufrages d'après-guerre qui ont marqué pour 50 ans et plus bon nombre de familles.*

## Les débuts de la pêche au maquereau au Guilvinec

Au 19<sup>e</sup> siècle, le maquereau était très prisé sur le marché parisien. Considéré comme succulent et facile à manger en l'absence d'arêtes très dures, il était par ailleurs d'un prix très abordable. Selon le petit *Moniteur illustré* de 1884, les petits revendeurs parisiens qui s'approvisionnaient aux halles, parcouraient les rues en criant à tue-tête "hareng qui glace qui glace ! Merlans à frire, à frire ! Du brillant maquereau..."

Le respect du vendredi sans viande, l'importance du Carême, lui assuraient, en frais ou salés, des débouchés dans toute la France depuis le développement des voies de chemins de fer.

En 1877, Boulogne 1<sup>er</sup> port de pêche de France, pêchait le maquereau dans la mer d'Irlande ou dans l'Atlantique, mais avec salaison à bord.

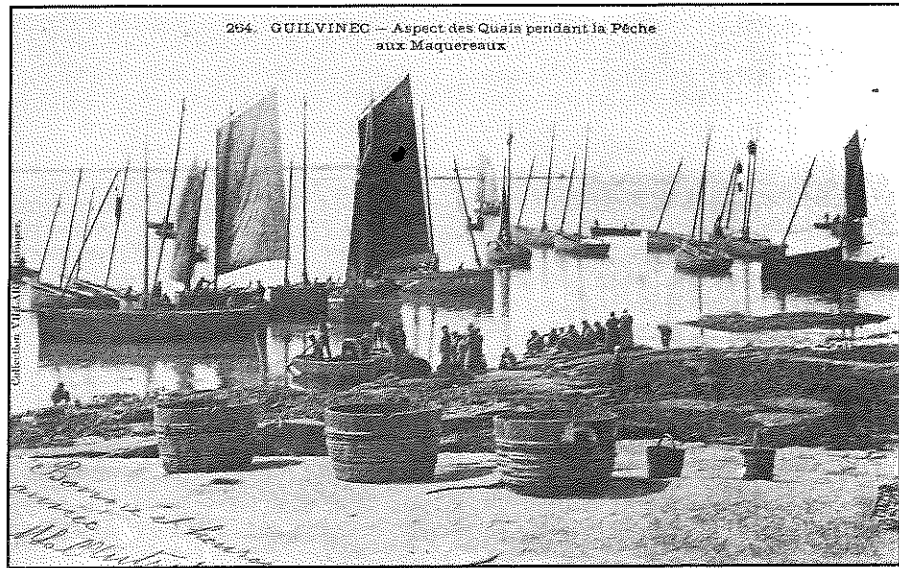
En 1889, un journal parisien eut l'idée, à l'entrée du Carême de réunir quelques renseignements sur les quantités de poissons qui se consommaient à Paris et sur la provenance des envois. Surprise : de toutes les gares d'expédition, Quimper était de beaucoup celle qui présentait le chiffre le plus élevé soit 2 832 t. La petite chronique de la même année relevée par le journal *Le Finistère* notait qu'en février à Paris le maquereau venait d'Angleterre mais pendant le mois de mars l'on consommait le maquereau de Bretagne. Dieppe, Boulogne et Fécamp ne livraient semble-t-il que des maquereaux salés.

Provenant surtout de Bretagne dans les années 1870-80 le maquereau frais partait uniquement de Quimper qui s'approvisionnait principalement au Guilvinec et à Audierne.

En clair, le principal centre de production national alimentant Paris et tous les marchés de l'intérieur en maquereaux frais, c'était Le Guilvinec, un port d'échouage sans quai, une agglomération qui ne méritait par encore le nom de ville.

La réputation du Guilvinec comme centre de pêche et d'expédition qu'il partageait d'ailleurs en partie avec Audierne (les ports de Penmarc'h étant peu développés) tenait à la proximité d'un lieu poissonneux entre Sein et les Etocs où le gros maquereau venait séjourner en abondance à la fin de l'hiver.

Les possibilités d'accueil de son havre naturel, quoique sommaires, on l'a vu, (Bulletin n° 1) attirèrent les Douarnenistes qui participèrent ainsi amplement à son développement.



264 - GUILVINEC - Aspect des Quais pendant la Pêche aux Maquereaux  
Les "quais" au Guilvinec en 1885 au moment de la pêche au maquereau. L'une des chaloupes est de Douarnenez. Au premier plan sur la cale Kohz, des baillies pour laver les maquereaux et des seaux de bois pour prendre l'eau de mer.

On pêchait le maquereau au Guilvinec aux filets dérivants, selon un patron-pêcheur du siècle dernier depuis 1850 au moins. Les filets étaient jetés à l'eau dans la Baie d'Audierne dès que le phare de Penmarc'h s'allumait. Le gros temps habituel de la fin de l'hiver rendait le travail bien pénible : "Nos marins souffrent beaucoup, obligés qu'ils sont de passer toute la nuit en mer et le jour à réparer et à préparer les filets. Chaque bateau jette à la mer une moyenne de 2 000 m de filets (6 filets de 35 à 40 m par homme d'équipage) tous les soirs, qu'il faut rentrer le matin... Mais que la pêche soit bonne et toute cette fatigue est oubliée."

### LA LONGUE ATTENTE DU POISSON

Les marins attendaient l'apparition du maquereau dans la baie avant de déclencher "l'ouverture" de la saison soit le plus souvent en février voire en janvier lors des années d'arrivée précoce.

La présence du maquereau était parfois décelée dans les filets de fond des pêcheurs de merlus ou alors quelques patrons impatientes partaient à sa recherche : "le 7 février 3 bateaux ont essayé ; à eux 3, ils n'ont pêché que 7 poissons ! Le 9 février un bateau en a pris 11, un autre 13", après avoir déployé un train de pêche de 2 km, "heureusement vendus chers, 1,50 F. pièce".

"Les maquereaux commencent à se montrer !" mais la plupart des patrons ne pouvaient se contenter de coups nuls et attendaient le moment favorable.

Quand on commençait à pêcher quelques douzaines, "on pouvait considérer la pêche comme ouverte".

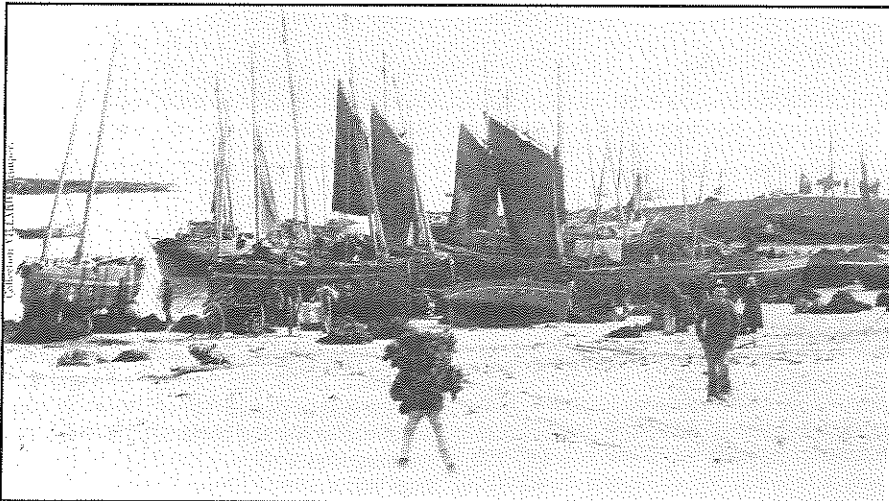
Quelquefois il fallait attendre le mois de mars mais les essais infructueux n'entamaient pas le moral : "bientôt une pêche fructueuse fera oublier à nos marins, les pénibles journées d'hiver, ils oublieront vite les privations qu'il leur a fallu s'imposer". "Le 7 mars 1888, aucun bateau n'était encore sorti à la recherche du maquereau. Le poisson était en retard comme les récoltes ! C'est la prise par un pêcheur de fond de 6 maquereaux qui a tout déclenché. Le 10, le premier bateau sorti est revenu avec 11 douzaines. Cela a provoqué une révolution parmi les pêcheurs et toute la journée une activité la plus grande n'a cessé de régner... quelques jours plus tard les habitants d'Audierne ont vu passer l'un après l'autre une cinquantaine de bateaux de Douarnenez se dirigeant vers Le Guilvinec".

Capricieux, le maquereau disparaissait parfois au grand dam des pêcheurs. On accusait alors le temps froid et calme, la lune, les sennes à sardines etc. Sur les 120 bateaux sortis le 24 mars 1886, le plus favorisé n'avait que 32 poissons. Certains patrons restaient à terre ; d'autres au contraire partaient plus tôt pour pêcher des grondins. "Le grondin donne une bonne soupe dit le correspondant, il sert aux provisions d'hiver et on commence à l'expédier, une chaloupe en a pris 500." Plusieurs pêchaient le merlu à la ligne près des Etocs et le soir venu ils filaient leur train de pêche.

## NOTRE HISTOIRE LOCALE

Les Douarnenistes présents au Guilvinec étaient les plus pénalisés car leur séjour leur coûtait relativement cher. Certains d'entre eux en attendant le maquereau, pêchaient des raies et des congres, d'autres faisaient la drague, d'autres encore qui avaient apporté leurs filets de sardine de dérive, changeaient de métier. Cela supposait un matériel considérable à transporter.

Le correspondant du *Finistère* navré constatait en 1885. *"La pêche est bien pauvre pendant le Carême, nos pauvres marins ne gagnent plus rien au début de la campagne depuis 5 ans. La bonne saison de vente leur échappe"* et *"les jours gras se sont ressentis de la pêche et se sont passés bien tristement dans notre localité"*.



Chaloupes armant pour la pêche au maquereau à la fin du 19<sup>e</sup>. Embarquement des filets à Pors ar Groas (face à l'église). Chacun transporte ses filets, en charrette, à dos d'homme et les dispose en tas séparé des autres. Au second plan à gauche, les rochers de Faoutez.

### PÊCHES MIRACULEUSES

Pourtant, nos marins n'étaient pas trop "gourmands". Une moyenne de 20 à 30 douzaines par nuit et par bateau de 8 à 9 hommes était considérée comme une bonne pêche.

Mais souvent la pêche saisonnière alterne bonnes et mauvaises journées, bonnes et mauvaises années.

Pêche miraculeuse en juin 1873 : *"De mémoire de mareyeur on n'avait jamais vu pareille quantité de maquereaux au Guilvinec. Paniers et voitures vinrent à manquer"*.

Les records tombèrent le 29 mai 1886 : *"Les anciens pêcheurs disent n'avoir jamais vu pêcher tant de maquereaux en mer. Le plus favorisé, M. Belbéoc'h a débarqué 1 07 douzaines dans la semaine"*.

Les accusations contre l'usage des sennes à sardines détruisant les petits maquereaux qui avaient donné lieu à des pétitions, l'année précédente au Guilvinec, tombaient d'elles-mêmes.

Quant aux records à la nuit ce furent, 200, 300 voire 500 douzaines, auxquelles il fallait ajouter bon nombre de gros merlus qui s'enroulaient dans les filets.

Les communiqués publiaient même les gains à la part. Le 21 avril 1888 : *"La pêche est bonne, l'année dernière à pareille époque, aucun homme n'avait reçu 106 F. et cette année plusieurs ont déjà 250 à 300 F."*

### PÊCHE CÔTIÈRE

Qu'on imagine au plus fort de la saison des centaines de chaloupes dans la Baie d'Audierne (200 et plus du Guilvinec, 150 d'Audierne) surveillant les fanaux à bougies de leurs kilomètres de filets. Quelques-uns dérivait dans l'anse de la Torche non loin des rouleaux.

Les frêles chaloupes sans pont, parfois trop près des rochers étaient souvent victimes d'accidents imprévus, assaillies par une lame, remplies d'eau, renversées. Tous les hommes étaient jetés à la mer, pour beaucoup en plein sommeil.

Heureusement les hommes de quart des chaloupes voisines, veillaient et entendaient les cris des malheureux naufragés qui essayaient de se maintenir sur l'eau à l'aide d'avirons et d'objets divers. Ainsi le 2 avril 1884, la *Reine des Anges* patron Pichavant, amarré à ses filets

sous le vent à 500 m de la plage dans l'anse de la Torche, sombra rapidement. Les 9 hommes jetés à la mer furent recueillis par le patron Cloarec de Kéryty.

Ceux qui, par vent de NW n'avaient pu gagner la Baie, jetaient leurs filets près des Etocs, près de Menhir. On a vu pêcher des centaines de maquereaux dans la Baie de Men-Meur à 100 m de la côte.

### PÊCHE AU LARGE

La pêche du maquereau de dérive au 19<sup>e</sup> siècle était presque toujours celle d'une seule nuit. Au moindre coup de vent on pouvait rentrer assez rapidement au port.

En fin de saison le maquereau s'écartait des côtes mais le beau temps permettait d'aller le chercher au loin à 30 milles au large là où il était abondant. On a même vu jusqu'à 60 milles.

Déjà, après 1880, on pouvait recourir à de la glace pour que le poisson ne fut pas avarié par le temps chaud et orageux.

En 1884, *"deux glaciers magnifiques ont été construits ici. Elle contiennent 200 t. de glace aussi bien utilisées par les pêcheurs que les expéditeurs"*; quantité insuffisante puisque la glacière bretonne de Quimper livrait des blocs de glace par fourgons à cheval.

Nous n'avons pas trouvé confirmation de l'existence de glaciers à bord des chaloupes. Par contre, lorsque le poisson arrivait trop tard pour le premier train du matin, il était emballé dans de la glace.

Chaque saison avait ses inconvénients. Le calme plat pouvait contraindre les chaloupes trop éloignées à passer deux nuits en mer ou à mettre en action les gros avirons, "ar garennou" n'assurant qu'une vitesse maximale d'une lieue à l'heure.

Les patrons, particulièrement les Douarnenistes, se hasardaient de plus en plus loin. Les mareyeurs s'en plaignaient parfois comme le 21 avril 1888 : *"30 à 35 bateaux ont quitté Le Guilvinec depuis cette semaine pour l'Iroise et n'ont pas reparu... on pense qu'ils vont vendre ailleurs leurs poissons... si cela continue, il ne restera bientôt plus de bateaux dans notre port... tous les jours il en part quelques-uns !"* Mais il en revenait quand même avec des chargements de 300 douzaines et même jusqu'à 500 douzaines.



Grand canot préparant l'embarquement des filets de maquereaux, à Lostendro sur la petite plage de sable, devant l'Abri du Marin, vers 1920.

## LA VENTE

La vente avait lieu "sur les rochers", "dans la grève" comme le signalaient les communiqués, stigmatisant ainsi le manque d'installations du havre naturel. La pêche pouvait être étalée sur la cale, puis plus tard sur le terre-plein réclaté à cor et à cris.

Au magasin, un matelot comptait les douzaines en jetant les maquereaux dans de grandes baillies pleines d'eau de mer, servant au lavage. A chaque douzaine, il mettait de côté un treizième poisson "an talioù" qui lui servait à retrouver le nombre de douzaines vendues. Les "talioù" étaient vendus gratis, d'où l'expression "13 à la douzaine".

Les prix, bien sûr étaient fluctuants, atteignant 8 F., 12 F., la douzaine au début de la saison voire certaines années 18-19 F. En cas de pénurie ils étaient même vendus à la pièce. Inversement, l'abondance faisait chuter les prix jusqu'à 1,50 F. et même 0,60 F. la douzaine. Pendant 30 ans, de grande stabilité monétaire on peut ainsi les comparer.

La concurrence dans les achats était bien assurée puisque déjà, avant 1880, près de 20 mareyeurs venus de toute la côte mais surtout de Douarnenez, étaient installés au Guilvinec.

Pénurie et abondance avaient souvent les mêmes effets. Toutes deux exigeant une débauche d'efforts pour rien, les pêcheurs préféraient rester à terre.

En fin mai 1876. "Ne trouvant pas de débouchés, la douzaine ne se vendait que 25 à 30 centimes... cela n'incitait pas les pêcheurs à prendre la mer".

Cette abondance était cependant une aubaine pour les consommateurs, les prix se répercutant à la baisse sur les étalages parisiens.

De temps en temps, le journal *Le Finistère* renseignait le lecteur sur "ce que l'on mange à Paris". A cette date, les arrivages de marée avaient été si abondants que les maquereaux ne se vendaient plus que 20 à 30 centimes pièce dans les rues de Paris et l'année précédente déjà, 0,25 F. les quatre.

## L'expédition

Rien ne sert de pêcher, il faut faire partir le poisson à point, d'où toute l'importance comme aujourd'hui de la logistique.

**Un service de transports par chars à bancs** rapides, existait comme on le sait vers la gare de Quimper. Le maquereau du Guilvinec était ainsi acheminé frais vers le premier train du matin (10 h. 50), quelques heures seulement après avoir été pêché. Il prenait la direction des halles de Paris mais aussi celles des autres "grands centres de l'intérieur", même jusqu'à Strasbourg.

Trente bons kilomètres à parcourir à une allure soutenue, la marchandise perdant de sa valeur si elle ratait le départ.

Fi donc des lourds fourgons et des charrettes trop lentes, priorité à la vitesse sur la quantité. Chaque char à bancs ne pouvait transporter que 25 paniers de 3 douzaines chacun ou, plus tard 15 caisses de 65 poissons chacune, soit, à raison d'un peu moins de 3 maquereaux au kg, un maximum de 300 kg.

150 chars à bancs, parfois plus, faisaient le service régulier du port à la gare. Les uns appartenaient aux mareyeurs eux-mêmes ou aux transporteurs guilvinistes, mais beaucoup venaient de la campagne environnante.

Ritalongi, a observé, avec son sens de l'exagération, la cavalcade pittoresque qui traversait Pont-l'Abbé en trombe... tels des chars romains.

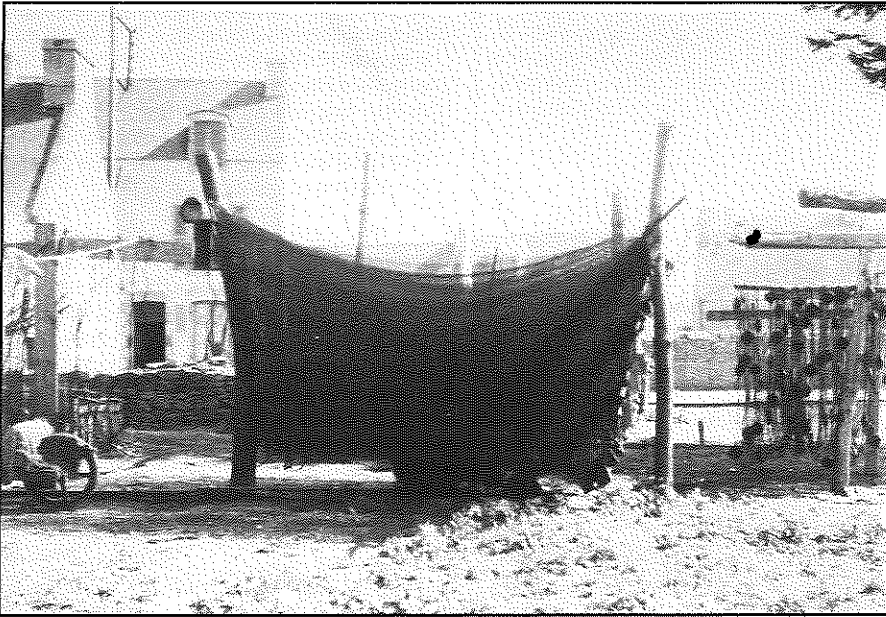
*"Sur la route, c'est alors une course échevelée de ces primitives voitures attelées par des ficelles (?), traînées par les vigoureux petits chevaux de la Palud qui galopent des quatre pieds à la fois, s'enlèvent de terre par bonds comme des chevreuils. Malheur à celui qui se trouve sur le passage de ce long ruban de voitures qui se déroulent serrées, luttant de vitesse, essayant de se dépasser et qui comme une charge de cavalerie, traversent le populeux quartier de Pont-Guern où les enfants sur le seuil des maisons regardent étonnés passer cette trombe vivante... les meilleurs chevaux sont les derniers chargés, leur propriétaire touche une plus-value par panier et ce sont ceux-ci qui comme un ouragan ne font qu'un galop du port, à la gare !"*  
*"Sept ans durant, j'ai contemplé cette course d'une des fenêtres de la mairie. Je me rappelle qu'au tournant du pont, vis-à-vis de la minoterie, il existait un caniveau qui était redoutable pour les voitures qui tournaient trop court. Combien en ai-je vu qui arrivaient s'y butter et dont le moyeu éclatait versant toute la charge sur la chaussée".*

## ENCOMBREMENT DU TRAFIC

Les dernières semaines de la campagne connaissaient une production accrue :

Le 30 mai 1875, il a été expédié du Guilvinec 7 000 paniers, représentant 21 000 douzaines de maquereaux. Il fallut ce jour-là trouver des renforts de chars à bancs. Le trafic était une source de richesse pour les cultivateurs qui percevaient 0,75 F. par panier ce qui fit 22 850 F. "ramassés par les agriculteurs" au cours du mois d'avril de cette même année.

La gare de Quimper était une véritable ruche ; 173 wagons environ ont servi à l'expédition des 1 300 t. de ce mois d'avril, Audierne livrant également à Quimper, mais Concarneau expédiant directement vers Rosperden.



Séchage des filets de maquereaux sur les "treilhennou" rue de la Paix en plein cœur du Guilvinec.

"Le 24 mai 1876, la gare a reçu 6 000 paniers pour le train de 11 h. Nous pensons que 300 voitures attelées au moins ont dû traverser la ville dans la matinée. Avant 11 h. nous avons compté 200 charrettes stationnées route de la gare en attendant d'y entrer. Les inspecteurs de la compagnie de chemin de fer ont reconnu que notre contrée était réellement une source importante de profits."

C'est l'une des raisons pour lesquelles, le prolongement de la voie de chemin de fer fut réalisé jusqu'à Pont-l'Abbé. L'inauguration de la gare eut lieu en mars 1884 en présence de 5 000 personnes. Les danses durèrent jusqu'au matin. Mais le conseil général refusa la rallonge jusqu'au Guilvinec.

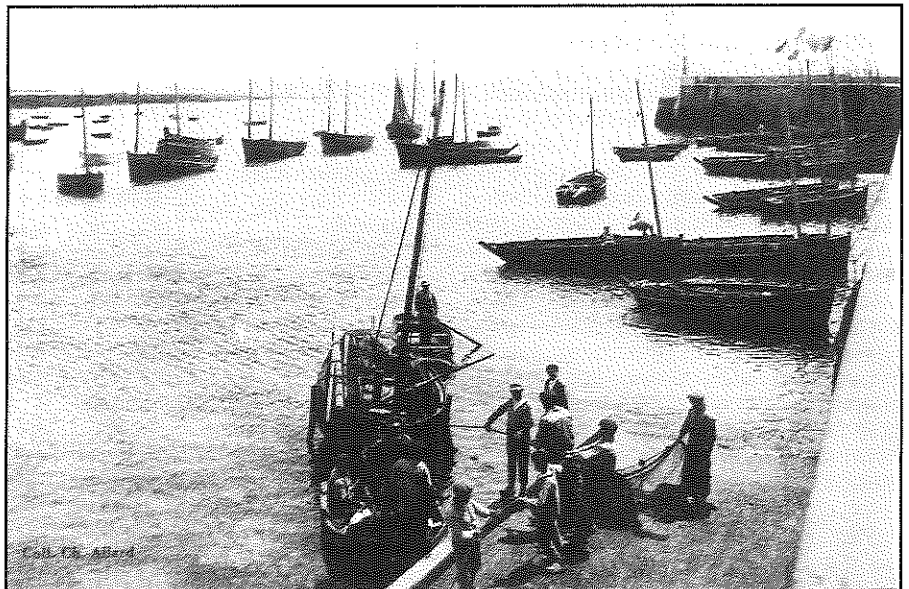
Mais déjà le 26 avril 1884, les 19 mareyeurs qui tous les matins achetaient le maquereau sur le quai se plaignirent des insuffisances de la gare, 22 voitures n'ayant pu faire entrer leurs paniers au départ de 9 h. 50

Une pêche abondante comme celle de mai 1886 et voilà les expéditeurs débordés. Les wagons manquèrent, il fallut faire venir des locomotives en renfort. "Un certain nombre d'acheteurs préférèrent diriger leurs voitures sur Quimper, le train de Pont-l'Abbé allant si lentement qu'elles le dépassaient en route et arrivaient à temps pour faire partir leurs marchandises vers Paris".

### ACCIDENTS

Les départs précipités, les courses effrénées dans les rues cahoteuses du Guilvinec provoquaient aux heures de pointe de nombreux accidents de la

circulation, parfois mortels. Le 22 mars 1882 une voiture à 2 roues conduite par Le Marc cultivateur à Treffiagat renversa une petite fille Le Maout de 5 ans ; la roue lui passa sur la tête. Les premiers soins furent donnés par le jeune Tanniou de Douarnenez. De même le 1<sup>er</sup> mai 1888, des enfants suivaient une charrette chargée de blocs de glace qui entraît au bourg ; un char à bancs la croisa à vive allure et le jeune S. Courtès 6 ans tomba entre les 2 voitures ; une roue lui passa sur la tête. Les attelages sur la place de la cale n'étaient pas toujours dociles. Marie Le Moigne qui la traversait fut renversée par le char à bancs de Coïc de la Madeleine ; l'attelage qui continuait sa route vers la Palue fut arrêtée par F. Doaré d'un équipage douarneniste qui se jeta résolument à sa tête.



Débarquement des filets à la cale "savetage". Canots dans le port vers 1922.

### MAQUEREAUX SALÉS

Parallèlement à cette expédition de poissons frais, Le Guilvinec travaillait le maquereau dans ses 12 ateliers de salaisons dont les 6 usines construites avant 1880, faisant vivre 120 femmes. Les maquereaux n'étaient pas encore marinés en conserves mais salés dans des tonneaux ou des paniers. Seules les sardines d'été étaient mises en boîtes à la même époque par les 500 ouvrières des 6 usines. En moyenne, les salaisons n'absorbaient que le 1/6<sup>e</sup> de la pêche, mais quelquefois comme en juin 1874, les apports furent si abondants que les expéditions ne suffirent plus ; les ateliers de salaison ne désemplirent pas, travaillant jour et nuit. On vit même des bateaux aller vendre jusqu'à Lorient. Moins pressés d'arriver sur le marché national, les maquereaux salés transitaient généralement par le caboteur *Bigouden*, capitaine Le Balch, vers Quimper avec au retour des paniers vides. Exceptionnellement des vapeurs parvenaient au Guilvinec pour prendre livraison de maquereau frais, mais les conditions d'accostage étaient par trop défavorables. Le 22 mai 1889, le vapeur *Breton* capitaine Thomas prit la mer à destination du Havre avec 1 500 caisses de maquereaux frais et glacés, chargées dans notre port.

### FIN DE LA SAISON DU MAQUEREAU

C'est en juin en pleine période d'abondance que la saison de pêche du maquereau de dérive prenait fin, même parfois quand les prix restaient élevés, montrant bien sa dépendance du rythme saisonnier traditionnel. Les Douarnenistes cessaient les premiers, pliant bagages quand les premières sardines étaient signalées dans le sud et surtout quand elles apparaissaient dans leur baie. Déjà dès 1873 on signalait des départs du Guilvinec vers les côtes du Morbihan et les Sables d'Olonne.

Le 18 juin 1885, le correspondant local notait la bonne tenue du marché du maquereau mais aussi "600 à 700 bateaux qui ont passé en vue de notre port allant à la recherche de la sardine", tantôt vers Belle-Ile, tantôt vers Douarnenez.

"C'est vraiment un beau coup d'œil de voir ces bateaux toutes voiles déployées se suivant à la file, formant une chaîne s'étendant des îles Glénan aux Etocs".

Les Guilvinistes eux ne bougeaient pas beaucoup : "ils ont 2 bases à proximité du port". Mais le 23 juin 1886, une dizaine d'entre eux partirent pour Belle-Ile. Les milliers de sardines qu'ils ramènèrent furent vendues à la salaison, les usines de conserves n'ayant pas encore commencé à travailler.

## Les Douarnenistes au Guilvinec

### L'ARMADA

On l'a dit plusieurs fois (Bulletins n° 1 et n° 9), les Douarnenistes venaient en armada au Guilvinec pratiquer la pêche au maquereau. Environ 120 chaloupes par an s'ajoutaient, selon les années aux 50 à 60 chaloupes locales augmentées de celles de l'île-Tudy, Penmarc'h, Sainte-Marine, Lesconil (14 en 1884), Concarneau.

Personne ne se plaignait de leur présence sinon de temps en temps, les victimes de rixes ou de vols. Il y avait à faire pour toutes.

Les Tréboulistes dans leur grande majorité se singularisaient des précédents. Ils choisissaient Audiernne comme port d'attache tout en fréquentant les mêmes lieux de pêche.

Bénéfiques pour le commerce local, même s'ils étaient des concurrents sérieux à la pêche, ils étaient appréciés des propriétaires de maisons qui louaient leurs greniers aux équipages (60 F. à la saison) pour remiser leur important matériel de pêche, principalement les filets de rechange mais aussi pour se loger les jours sans pêche.

Partant l'après-midi en mer et passant toute la nuit sur leur chaloupe, ils n'étaient pas très gênants. Les commerçants guilvinistes n'étaient pas les derniers à leur proposer leurs greniers, tel Plouzennec qui louait à 2 équipages et dont la maison prit feu, détruisant tous les filets de rechange, de maquereaux et sardines de dérive. Leur arrivée produisait une animation extraordinaire dans les rues du Guilvinec "ordinairement si calme".

On l'a vu, c'est l'apparition signalée du maquereau dans la Baie qui déclenchait leur départ de Douarnenez, mais les plus pressés étaient déjà dans la place, se livrant, avant que le maquereau ne se montre, à la pêche aux raies, aux congres et même à la drague des poissons plats.

Les plus insoucians, attendaient toutefois la fin de la fête des gras pour lever l'ancre même si l'hiver n'avait rien rapporté ! tradition oblige !

Les femmes et les enfants arrivaient 15 jours plus tard quand les pêcheurs avaient eu le temps de gagner quelque argent, "alors, c'était comme les jours de foire dans les autres localités". Les maisons étaient bondées.

Une dizaine de mareyeurs de Douarnenez séjournaient avec leurs familles aux abords du port où la plupart avaient fait construire maison et magasin.

Pourquoi cette présence massive douarneniste dans notre port ? On l'a déjà dit ; la pêche du maquereau exigeait la rentrée quotidienne au port bien avant le départ du train de marée. Quoiqu'à vol d'oiseau, peu éloignées de leur lieu de pêche, les chaloupes douarnenistes devaient pour s'y rendre, contourner la Pointe du Raz, passer le raz de Sein ce qui n'était pas aisé en raison de forts courants parfois contraires. Leur retour surtout aurait été aléatoire.

Curieusement, même pour un retour de plusieurs jours à Douarnenez pendant la semaine de Pâques quand la pêche avait été bonne durant le Carême, les Douarnenistes séparés de leur famille préféraient remonter l'Odé. Presque tous les ans, 30 à 40 chaloupes stationnaient le long des quais de Quimper, tandis que les équipages continuaient leur route à pied vers Douarnenez.

## LA CARAVANE DOUARNENISTE

Ritalongi, habitant de Pont-l'Abbé a décrit vers 1890 la caravane des familles douarnenistes rejoignant leur lieu de séjour de printemps au Guilvinec.

"J'ai vu des barques de Douarnenez traverser Pont-l'Abbé sur des charrettes ayant à l'intérieur les femmes et les enfants au milieu d'objets de literie et d'ustensiles de cuisine.

Je ne sais rien d'aussi triste que ces caravanes qui n'ont pas comme celles des nomades cet air de joie et de "je m'en foutisme" qui dénote l'habitude de perpétuelles migrations.

Les femmes de marins l'air grave, résigné, tricotent sans entrain ; les enfants trop sérieux paraissent se douter de ce qui va se passer, des misères à endurer, emportant avec eux le regret de chez soi abandonné, des jeux délaissés des petits amis qui sont restés là-bas...

Guilvinec au moment de la pêche devient un véritable port maritime et commercial. Tous ces marins qu'ont accompagnés femmes et enfants lui donnent un pittoresque, une animation qu'on ne saurait se figurer sans l'avoir vu.

Logés pêle-mêle, une et deux familles occupant parfois une même chambre, entassés parmi les filets de pêche et les agrès, cuisinant et vivant dans ces pièces enfumées, les malheureux mènent une vie épouvantable pendant les 3 mois que dure la saison. Et pourtant, malgré les privations qu'endurent femmes et enfants et que supporte le marin, petit est le nombre de ceux qui retournent dans leurs foyers avec un gain répondant au travail fourni et aux sacrifices subis.



Débarquement du maquereau à l'époque des pinasses (fin années 20), charrette et panier sur l'épaule.

## NOTRE HISTOIRE LOCALE

*...et la pêche terminée, on voit repasser les mêmes chaloupes sur des charrettes et les femmes ont au retour de cette migration l'air encore plus désespéré..."*

Il y aurait beaucoup à redire du témoignage de Ritalongi. Il a vu des chaloupes traverser Pont-l'Abbé sur des charrettes !! Peut-être quelque canot ou treizour ! Et l'on ne savait les Douarnenistes si tristes.

Il est vrai cependant que la promise-cuité était grande dans les maisons du Guilvinec où s'entassaient déjà plusieurs familles nombreuses. Le manque d'eau potable, l'absence d'hygiène, de cabinets, favorisèrent la propagation des maladies.

En 1885, le choléra frappa Le Guilvinec causant 75 décès. L'on attribua l'origine de la maladie à la population "immigrée", aux marins venus des ports contaminés et sa propagation aux mauvaises conditions de vie.

### INCIDENTS AU GUILVINEC APRES LE CHOLÉRA

L'année suivante, en 1886, alors que la maladie avait terminé ses ravages, l'administration interdit aux Douarnenistes le logement chez les habitants au grand désappointement de ces derniers qui perdaient là des ressources intéressantes.

Les marins étrangers venus faire le maquereau, furent dans l'obligation de loger dans des tentes montées sur l'emplacement de la future église. De la paille leur fut fournie à cet effet.

Mais certaines familles douarnenistes étaient déjà logées dans les maisons habituelles. Le Maréchal des Logis, commandant la brigade de gendarmerie de Pont-l'Abbé, chargé de faire installer le camp de toile imaginait mal le transfert de cette population sous les tentes. Ecrivant à ses supérieurs il pensait "qu'il y aurait une révolte générale étant donné le caractère peu soumis du marin de Douarnenez. Quant à employer la force, il n'y faudrait pas songer sans des renforts considérables."

D'ailleurs les tentes offraient des conditions hygiéniques encore plus mauvaises que les greniers et les galetas de maisons "qui pourtant voyaient s'entasser jusqu'à 25 ou 30 personnes qui ne disposaient que de 2 à 3 m<sup>3</sup> d'air respirable chacune".

D'autre part, les Guilvinistes menacèrent de brûler les tentes pour ne pas perdre le bénéfice de leur location (environ 20 000 F. pour l'ensemble de la commune).



*Pinasses débarquant le maquereau (début années 30), mise en caisses et transbordement dans les plates (remarquer les tas de filets et les bouées de liège).*

Les Douarnenistes objectèrent à l'administration que les tentes ne fermaient pas à clef et que la nuit pendant qu'ils seraient en mer, les filets qu'ils y déposeraient pourraient être volés ou pourriraient sur le sol humide.

Il serait bien trop long de raconter toutes les péripéties de cette affaire. Toujours est-il que 50 hommes de troupe séjournerent au Guilvinec, patrouillant jour et nuit autour des tentes dans lesquelles finalement un certain nombre de marins avaient accepté de déposer leurs filets sur des planches et même de se loger.

*"Le Guilvinec ressemble maintenant à une ville forte avec ses troupes et ses tentes ; gendarmes et militaires veillent sur le camp".* Un compromis fut accepté, l'administration autorisant le logement chez l'habitant quand les locataires saisonniers pouvaient disposer d'au moins 10 m<sup>3</sup> par personne. Quarante équipages purent ainsi séjourner dans des maisons bien aérées inspectées au préalable.

### FIN DE LA FRÉQUENTATION DES ÉQUIPAGES DOUARNENISTES AU GUILVINEC

A partir de 1896 la présence des Douarnenistes commença à fléchir. Elle se prolongea néanmoins jusqu'en 1900 et même un peu plus pour les dernières unités. En 1899, le 6 avril la chaloupe *Voltaire* de Douarnenez perdit 2 hommes à 15 lieues des Glénan en rentrant au Guilvinec.

Après 1900 les communiqués de pêche au maquereau au port de Douarnenez commencèrent à paraître. Les chaloupes avaient grandi, elles pêchaient dans l'Iroise et se réfugiaient

à Camaret en cas de coup dur. Par ailleurs le chemin de fer arriva à Douarnenez facilitant l'expédition. Finies les caravanes pittoresques le long de la départementale DZ-GV.

### Naufrages, abordages

Durant la pêche au maquereau les naufrages étaient nombreux mais l'on ne peut les citer tous ici. La concentration des barques dans la Baie d'Audierne permettait d'éviter le pire grâce à la promptitude des secours en sauvant presque tout l'équipage accroché aux appareils. Les tempêtes brutales causaient des catastrophes même au mois de mai quand les barques s'écartaient de la côte. Après la nuit du 20 au 21 mai 1885, 18 bateaux manquèrent à l'appel. Le matin, l'anxiété grandit sur les quais. On sut que 10 d'entre eux s'étaient réfugiés à Loctudy mais l'on déplora la perte de la chaloupe *Hélène* patron Jacques Durand "l'un des meilleurs du port" avec ses 8 hommes dont P. Chaussec, M. Tarter etc. l'un d'eux fut retrouvé dans les filets. On pourrait citer encore le *Marengo*, le *Saint-Michel* patron Hervé Trébern avec 10 hommes, *L'Amiral Gervais*, etc. Dans la nuit, en disposant ou en relevant leurs filets sur la route des vapeurs le danger était permanent. Le 16 mai 1877 la chaloupe *Don de Dieu* patron S. Moysan fut abordée et coulée par le vapeur *Faulconnier* de Dunkerque à 10 milles du Guilvinec. Alors qu'ils ramenaient leurs filets à 5 heures du matin, ils virent arriver sur eux le vapeur à toute vitesse. Malgré leurs cris et leurs signes de détresse, rien n'y fit. La chaloupe coula entraînant avec elle 6 des 9 hommes d'équipage dont le patron père de 5 enfants en bas âge, les 2 frères N. et C. Bourhis, Y. Billien de 16 ans, P. et J. Ollivier...

## Rites et traditions

La pêche au maquereau obéissait à un certain nombre de rites s'expliquant certes par les exigences du métier, mais aussi par la tradition.

## Armement des maquereautiers

La plupart des pêcheurs du Guilvinec désœuvrés et sans revenus depuis novembre, attendaient avec impatience le début de la campagne. La fête des gras en général donnait le coup d'envoi.

En 1905, le correspondant du journal notait : *"Les traditionnels jours des gras que nos marins ne manquent jamais de fêter avant de se lancer dans les brumes et les épouvantes de la pêche au maquereau à l'Iroise ou dans les dangereux parages d'Ouessant ont été des plus gais. Une foule bariolée et très animée, n'a cessé de circuler dans nos murs"*.

Après les restrictions de l'hiver, après les nombreux repas de grondins salés, on ne se privait ni de pains doux, ni de "chottennou". Les commerçants faisaient crédit et l'on espérait une campagne honorable.

## FORMATION DES ÉQUIPAGES

Les 7 à 8 hommes de l'équipage des chaloupes qui avaient pratiqué la pêche à la sardine de rogue en été et éventuellement la drague en hiver sur le "grand lac" étaient considérablement renforcés pour le maquereau. On ne laissait pas les hommes sur la cale sans embarquement, la solidarité primant sur la rentabilité.

Ainsi, après la guerre de 14-18, période durant laquelle la construction des navires fut ralentie, on vit très souvent 20 hommes embarqués dans les chaloupes et même 22-24 avec J.-M. Larzul qui laissait à chaque marée 2 matelots à terre, en permission. Ce surplus d'équipage était débarqué à la fin de la campagne, les trimardeurs cherchant un embarquement dans les ports du Sud.

Il est vrai que, chaque homme apportant ses 8 filets (6 avant 1900 et 6 après 1949 après l'allongement de leur profondeur), le tonnage pêché devait être proportionnel au nombre total de filets.

Appliquant ces principes de solidarité et de proportionnalité, le patron acceptait les filets de 4 à 5 veuves de marins, de pêcheurs handicapés ou malades, qui pris en charge par l'équipage, rapportaient une demi-part de matelot à leur propriétaire. Ce bel exemple de solida-

rité remontait à "la nuit des temps" et avait dû s'appliquer à l'origine aux veuves des péris en mer dont les filets dormaient dans les greniers.

Il s'y ajoutait les filets de plusieurs mousses de 10 à 14 ans, parents du patron, fils des matelots mais qui n'embarquaient pas, trop jeunes encore pour affronter les nuits froides de la fin de l'hiver. Ces mousses avec 4 filets seulement recevaient chacun une demi-part. Au total, une grande chaloupe et plus tard un gros malamock pouvaient faire vivre une trentaine de familles. N'était-ce pas remarquable ?

Plus tard, à l'époque des malamocks-maquereautiers, on mettait à terre, treuil, funes, potences, etc, tout ce qui pouvait gêner la mise à l'eau des filets. Les 3 voiles hissées par vent favorable, subsaisaient une dernière tannée.

Chacun préparait ses filets. Remisés l'hiver au sec dans les greniers, ou derrière l'armoire quand toute la famille vivait dans une même pièce, il leur fallait une bonne tannée au cachou ; une tannée faite à domicile dans des lessiveuses ou de grosses marmites de campagne, chauffées sur un foyer aménagé en plein air dans un coin de la cour.



Simon-Le Pape et Alexis Coïc présentant les bouées modernes en 1950, sur le Raymond-Yvette à l'arrière-plan S. Le Pape (le patron).

## PRÉPARATION DU BATEAU ET DES FILETS

Le quartier de Lostendro près de l'arrière-port où les embarcations attendaient sur leurs béquilles, s'animait en février. Les bateaux à voile, chaloupes et gros canots étaient inspectés et coal-tarés ; leur coque étaient minutieusement passée en revue : ne devaient ressortir ni pointe, ni éclat de bois capables d'entraîner les filets quand ils passeraient et repasseraient sur le train de pêche pour en assurer la surveillance. Les appareils, mâts, vergues et "garennou" étaient ramenés à bord. Les voiles étaient tannées à l'abri du marin, les bouées, repères du train de pêche, revissées, gravées au matricule du bateau.

Les "treilhennou" ou séchoirs couverts de pointes, faits le plus souvent de branches mal dégrossies, appartenaient au paysage guilviniste. On en voyait partout ; chacun avait les siens, qui dans son jardin, qui dans un champ loué au cœur même de l'agglomération, qui dans la grève intérieure qui bordait le port.

Tous les ans on renouvelait quelques filets pour que le "stal" reste opérationnel. Chaque matelot devait en posséder une vingtaine : 8 d'entre eux partaient en mer, 8 autres les remplaçaient au bout de 15 jours, les 4 autres formant la réserve en cas de déchirure ou de perte. Avant 1900, les marins les fabriquaient eux-mêmes en chanvre, au cours de l'hiver et les tannaient "au jus" de chêne.



## NOTRE HISTOIRE LOCALE

Depuis 1906 les gars de l'Île-Tudy introduisirent en Pays Bigouden, les filets de coton, plus souples, plus pêchants mais plus fragiles, fabriqués par les filatures. Celle de Léchiagat, depuis sa fondation en fournissait à toute la côte. Les magasins d'articles de pêche livraient à crédit. En 1950, le nouveau filet valait 6 000 F., soit pour la quinzaine indispensable, un bel investissement pour un matelot débutant.

Ces filets étaient livrés sans ralingue, sans lièges ni plombs ; à chacun de les "Kordenna" et de les marquer. Chaque filet portait en effet à chacune de ses extrémités, la plaque d'identité de son propriétaire avec son nom, son port d'attache (GV), et l'année de la mise en service de façon à le reconnaître rapidement parmi une masse énorme de 200 filets ou plus. C'était tout un art de graver au couteau les "Liej-Koed" ou plaques de bois fixées sur les premier et dernier lièges. Certains marins très habiles les agrémentaient de petits dessins. A Léchiagat ils étaient cylindriques et on les appelait "Skolj Koed".



"Liej Koed" datant de 1896.

### LE PARDON DE LOSTENDRO

Par analogie avec le pardon de Ploemeur qui marquait la fin de la saison, le "pardon de Lostendro", désignait l'animation joyeuse qui régnait dans le quartier de l'abri du marin et l'arrière-port, la veille de l'ouverture de la campagne de pêche. C'était à la fois le travail et la fête. Mais les départs s'échelonnaient durant une semaine, l'animation y était permanente pendant tout ce temps. On voyait passer des charrettes et des brouettes

pleines de filets, des hommes chargés comme des baudets croulant sous les lièges, d'autres roulant des barriques.

Chaque homme d'équipage transportait ainsi ses 8 filets et les disposait en tas sur la petite plage de sable de l'arrière-port où les chaloupes, canots et pinasses passaient l'hiver sur leurs béquilles. Des volontaires s'étaient rendus chez les veuves prendre livraison des leurs, ramenant en plus une bonne bouteille.

La "cérémonie" pouvait commencer selon un rite immuable depuis des générations. D'abord, un tirage au sort, chaque matelot ayant choisi un "monch" (objet quelconque, coquillage, etc.) comme pour la godaille. Une main innocente choisissait les "monch" l'un après l'autre et, sur son calepin, l'homme des comptes ou des écritures — le plus calé du bord — notait dans l'ordre la liste des noms en y incluant les veuves. Cet ordre allait correspondre à celui de la disposition des filets dans le train de pêche pendant toute la saison.

le long des kilomètres du train de pêche, séparés les uns des autres. On voulait éviter en cas de perte lors des tempêtes, de rupture par les vapeurs et les contre-courants, de déchirure par les squales, etc. que cela lèse le même propriétaire. Les pertes en effet, restaient à la charge de chacun, n'entrant pas dans les frais généraux. Le sort en décidait !



"Liej Koed" décoré avec un poisson gravé.

Pourquoi "Penner" et "Lostenner" étaient-ils favorisés ? Amarrés tous deux à une bouée, ils étaient en cas de coupure de la chaîne, plus faciles à retrouver sur la mer. Le "Liej-Koed" permettait à chacun dans ce cas de retrouver son bien. Tous les filets étaient semblables en principe, mais certains d'entre eux étaient tout neufs et plus pêchants tandis que d'autres bien âgés souffraient de la maladie du cachou.

Tout ce long travail minutieux devait se terminer dans la journée. Bien évidemment des pauses avaient été l'occasion, dans la bonne humeur de goûter aux bouteilles. Le bateau déplacé vers la rade, prêt à partir peut-être le lendemain, la fête commençait. Patrons et matelots partageaient bras-dessus, bras-dessous et parcouraient les rues du Guilvinec en chantant, s'engouffrant dans les cafés où ils faisaient leurs frais. Ça n'était pas triste !

On se forgeait un bon moral pour affronter les froidures du Nord et les houles d'Ouest. Les maisons faisaient crédit en attendant les premiers gains.

Vingt bonshommes, jeunes et moins jeunes, en travers de la rue, chantant à tue-tête, quel spectacle ! Parfois un équipage en croisait un autre. Qui céderait le passage ? On a vu des bagarres éclater pour des riens. Les gamins à l'affût de tout ce qui bouge dans la rue accourraient de partout. La soirée se terminait par un casse-croûte amélioré dans l'arrière-salle d'un café.

Toutes les bouteilles offertes par les veuves et les mousses n'étaient pas consommées ce même jour ! Quelques-unes étaient gardées en réserve à bord pour la rasade au petit matin.

Noms	L'équipage - 1946	Filets	1946
Montfort	de Vasthey	Jacques	1946
Sauvé	Pierre Fou	Bayard	?
Tirilly	René	Sustave	
Romain	Jean	Marcel	
Palud	Pierre	Le Vasthey	
Stéphane	Corentin	Pierre Fou	
Floch	Marcel	René	
Jacques	Jules	Jean	
Le Moigne	Pierre	Pierre	
Coïc	Jean	Corentin	
Le Roux	Jean	Marcel	
Le Moigne	Jacques	Vance	
Coyé	Marcel	Jules	
Le Moigne	Pierre	Pierre	
Bleu	Marcel	Stéphane	
Jouan	Jacques	Jean	
Cléoch	Pierre	Vance	
Prigent	Bayard	Jacques	
Coréon	Sustave	Marcel	
Desand	Marcel	Pierre	
Montfort	Marcel	Vance	
Miriquan	Marcel	Pierre	
Lesuffle	Prigent	Marcel	
Bescon	Prigent		

192 filets + (4x3) = 206 filets

Equipage du maquereautier All-Right en 1946, à droite, l'ordre d'embarquement des filets.

Le lendemain, les provisions prenaient place à bord. Très réduites au temps des chaloupes, chacun apportant son pot de confiture et son pain de 10 livres dans un "Sac'h bara" pour la soupe de poissons. Du café parfois, mais rarement avant 1914. Par contre victuailles abondantes, avec de bonnes rations de viande du temps des grands malamocks qui partaient pour une semaine. Pour ces derniers, il restait à faire le plein de mazout et de glace.

## LA VIE A BORD

Il n'est pas dans notre intention de décrire les techniques de pêche et la vie à bord des maquereautiers. Retenons cependant que le nombre élevé de matelots embarqués se justifiait en raison de la pénibilité du travail qui se faisait uniquement à bras. Remonter jusqu'à 6 km de filets chargés de maquereaux ça n'était pas rien ! et pouvait durer 4 heures.

La motorisation des navires facilita ou modifia certaines tâches et certaines pratiques ; la taille plus grande des maquereautiers apporta plus de sécurité. Mais l'on continua en l'absence de treuil à bord à tout faire à la main.

## Premiers arrivages

Les premiers partis à la recherche du maquereau revenaient au bout de 2 jours, dans les années 20. "Ma deut ar brilli". Les nouveaux maquereaux sont arrivés ! Entendait-on sur les quais alors qu'à Lostrendro se pressaient les retardataires.



L'équipage du maquereautier Marcel patron J.-M. Tirilly, embarquement des filets à la "Kai Kozh" en 1947-48. De gauche à droite : V. Biger, P. Biger, H. Tirilly, G. Moysan, C. Cosquer, J. Courtès, P. Le Roux, Y. Le Rhun, C. Jacob, H. Tirilly un carnet à la main pour l'ordre des filets. Au 2<sup>e</sup> plan : une pinasse n° 5933 débarquant ses maquereaux transportés par le camion de l'usine.

Une partie était vendue à la marée aux enchères descendantes après présentation des échantillons sur place. Commencée à 7 h., la vente, s'interrompait plusieurs fois selon les irrégularités des arrivées. Pas besoin de sirène pour "rameuter les mareyeurs", il suffisait de les appeler chez Marie Bideau ou chez Marie Monot. Les prix à la treizaine variaient selon les nuits de pêche, trois au maximum sans utilisation de glace. Et commençait alors le va-et-vient des marins du quai de débarquement aux magasins. Les maquereaux étaient transportés sur l'épaule dans des paniers dégoulinants puis comptés (la vanie au poids entra en usage en 1932).

Les femmes qui venaient aux nouvelles devinaient de loin si la pêche avait été bonne ou non : épaules sales et mouillées, bonne pêche ...200 douzaines ...500 1 000 d. (2 000 d. en une nuit pour Coïc Bihan) ; épaules trop propres, mauvais signe !

Et l'on repartait dans l'après-midi jusqu'à 45 milles parfois. Si la pêche était trop médiocre, on ne rentrait pas au port mais au bout de 3 nuits, l'on savait qu'en l'absence de glacière les premiers poissons retourneraient à l'eau pour les goélands. L'on remplaçait les filets tous les 10 à 15 jours. Les femmes arrivaient au quai avec charrettes ou brouettes. Sur le mur du môle les tas séparés étaient échangés. Les filets mouillés prenaient place sur les "treilhennou" et quelques-uns d'entre eux plongeaient à nouveau dans la tannée ou demandaient des réparations. Le ramendage incombait aux mères ou aux épouses. Cette technique faisait partie du bagage des jeunes filles futures épouses de marins.

## NOTRE HISTOIRE LOCALE

En fait les gains de la pêche au maquereau devaient être attribués à 2 personnes, à l'homme qui trimait en mer, mais aussi à l'épouse qui à terre assurait les divers services.

### Mousses à terre

Avant 1920, les mousses de 11 à 14 ans qui confiaient leurs filets à un maquereautier sans embarquer effectivement, étaient astreints à plusieurs obligations s'ils voulaient mériter leur demi-part.

Quand la chaloupe rentrait au port, ils étaient là sur le quai à 3 ou 4 pour le même bateau, et aidaient au débarquement du poisson ; parfois même au petit matin quand les filets avaient été relevés de bonne heure. Ils participaient au transport vers les magasins etc. Ceux qui fréquentaient encore l'école, oubliaient l'heure de la rentrée.

Durant la journée ces mousses accomplissaient d'autres tâches : remplir le petit tonneau d'eau potable à la fontaine, laver le bateau, les paniers et parfois les cirés des matelots. Ils récupéraient leurs propres filets et les mettaient au séchoir.

Quand les chaloupes passaient 3 nuits consécutives en mer, elles restaient au port la quatrième. Les mousses alors dormaient à bord au mouillage en rade pour surveiller le matériel de bord et l'équipement des matelots qui pouvaient être dérobés (cirés, bottes, etc.). C'était une coutume qui remontait au 19<sup>e</sup> siècle à l'époque où des centaines de chaloupes étrangères séjournaient au Guilvinec. De nombreux équipages de passage dormant à bord, les chapardages dans les bateaux laissés sans surveillance avaient pu être fréquents.

Les mousses d'avant 1914, n'ont pas de mauvais souvenirs de ces nuits passées à bord. Ils ne dormaient pas beaucoup, jouaient des parties de cartes interminables à la lumière des fanaux à pétrole. Ils s'interpelaient d'une chaloupe à l'autre, rendaient visite aux camarades reconnus dans les bateaux voisins. Ils goûtaient aux provisions, à la confiture de l'équipage. Ils barbouillaient le visage des plus jeunes, les premiers assoupis, avec le noir de fumée des fanaux. Enfin ils s'endormaient dans la cale, enveloppés dans les "Kapot braz" des matelots, sans paille à même le plancher sur lequel quelques heures auparavant, les maquereaux étaient entreposés. Le lendemain il leur fallait repartir à l'école, les nouveaux mousses de l'année encore tout barbouillés de noir de fumée.

Cette coutume a peu à peu évolué après la guerre. L'obligation de dormir à bord a disparu avant les années 30 sauf à Penmarc'h. Elle était incompatible avec la fréquentation scolaire. Les mousses ont continué cependant de bénéficier d'une demi-part avec 4 filets seulement, même s'il ne mettaient jamais les pieds à bord des maquereautiers qui pêchaient pour eux.

### Fin de campagne

Comme on l'a vu au temps de la voile, la campagne se terminait souvent en pleine abondance. Mais, obéissant à la tradition, les équipages changeaient de métier après le pardon de Plomeur, date officielle. Cette tradition reposait sûrement sur de solides raisons, telles les difficultés à rejoindre les lieux de pêche lointains par temps trop calme, fréquenter en cette période, et surtout à revenir assez vite pour livrer la pêche fraîche. Malgré la motorisation et l'usage de glacières, la tradition se maintint. Il faut dire que la sardine avait ses attrait.

La fin de la saison se déroulait dans la joie surtout si le poisson s'était bien vendu. En 1948, très bonne année pour la plupart des bateaux, les équipages terminèrent la campagne par un bon repas au restaurant, parfois dans les villes voisines et dans certains cas avec participation des épouses.

Puis les équipages se dissociaient. Pinasses et chaloupes gardaient seulement leurs "titulaires". Mais avant de partir vers les ports du Sud, désarmement et armement pouvaient se prolonger durant 15 jours surtout si la sardine tardait à se manifester.

C'était la période des mariages. L'année était ainsi partagée en deux. Les jeunes gens avaient consacré la première campagne à leur mère, la seconde appartenait à leur épouse.

De nombreux fiancés ont échangé leurs anneaux le même jour. Ainsi le 15 juin 1926, 11 mariages furent célébrés en même temps en l'église du Guilvinec dont ceux de Laume Yvinou, Per Véneq, P.-M. Duret, P.-J. Criquet, etc. tous marins-pêcheurs.

C'était bien facile pour Monsieur le Recteur de faire au préalable une préparation commune... et des confessions 2 à 2...

Les filets de maquereaux après avoir été plusieurs fois "Krazet" sous le soleil avec leur sel rejoignaient les greniers jusque l'année suivante.



Ramendage des filets de maquereaux à domicile. Marie Le Faou et Isabelle Berrou en 1950.

### Les dernières années de la pêche au maquereau

#### Avant-guerre

Entre les deux guerres, la pêche au maquereau de dérive fut la pêche principale de notre port, avant l'arrivée des malamocks. Néanmoins la pêche à la sardine mobilisa tout autant de marins sinon plus, rapportait peut-être plus, mais elle s'exerçait surtout dans les ports du Sud. Sur les chaloupes de 24, 28 pieds de quille, les Guilvinistes s'éloignaient déjà on l'a vu jusqu'à 45 milles au large et même à 60 milles à l'ouest de Penmarc'h au maximum possible, jusqu'à la grande fosse où l'on ne pêchait que des chinchards ("Ar mor ar c'heinedg"). Ou bien ils fréquentaient les parages d'Ouessant, le passage des vapeurs "Biz ha Mervent" (NE-SW), le rail, dans lequel il fallait disposer le train de pêche de 200 filets parfois dans la direction approximative des cargos sous peine de les retrouver le matin sectionnés en plusieurs tronçons.

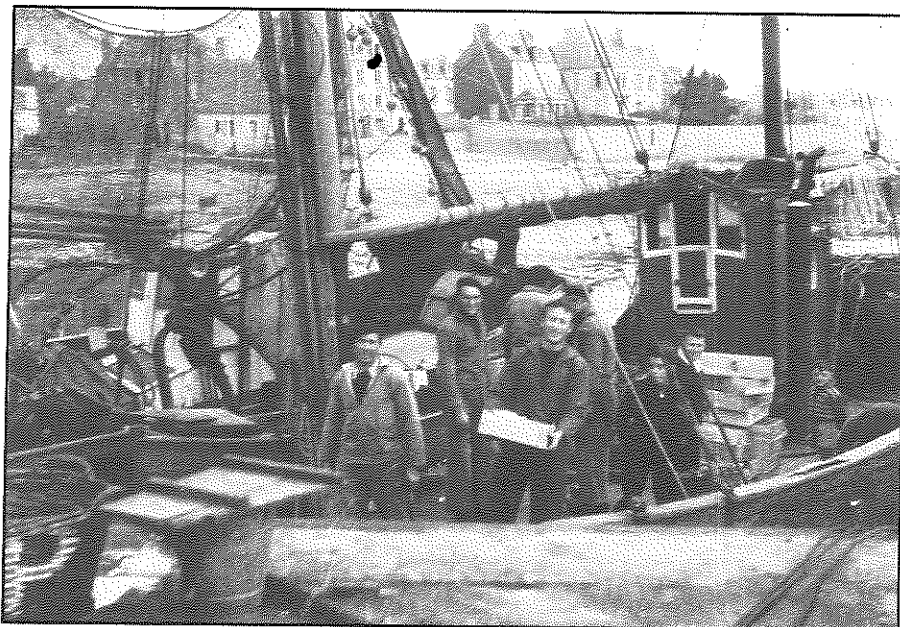
Comme toute pêche saisonnière, celle du maquereau a connu de nombreuses fluctuations. Retenons qu'en 1920, elle rapporta de très bons résultats ; "Courtésen" l'un des meilleurs du port donna 3 500 F. à la part. Par contre en 1931, beaucoup de pêcheurs n'eurent pas de quoi payer leur rôle (200 F), le meilleur n'ayant gagné que 240 F.

En 1937 et 38, les apports furent très abondants, mais comme toujours en pareilles circonstances, la mévente survint. Un comité du maquereau fut mis sur pied en vue d'organiser la production et la vente. Il se composait de 6 armateurs, de 6 patrons-pêcheurs dont Marc Scouarnec, maire du Guilvinec et Pierre Calvez, et de 6 fabricants de conserves dont Chacun ou son gérant Pellen. La plus grande partie de la pêche en effet depuis 1924 prenait la direction des conserveries, l'expédition en vert ayant tendance à stagner par suite de la désaffection de la clientèle pour le maquereau frais.

Le 9 avril 1938, une vingtaine de pinasses du Guilvinec rentrèrent au port en même temps et débarquèrent 120 t. de maquereaux. Cette grosse quantité ne put être absorbée entièrement ; le reliquat encombra le marché les jours suivants. La déception des pêcheurs fut d'autant plus grande que les jours précédents, les chalutiers de Boulogne et de Dieppe avaient débarqué à Concarneau 450 t. qui furent travaillées dans toutes les usines de la côte (sauf au Guilvinec) et payées plus cher ! (probablement parce que plus conformes aux dimensions des boîtes).

Conséquences de cette mévente : maquereaux jetés à la mer (1,5 million à Douarnenez). Arrêt de la pêche pendant quelques jours, départs précoces des pinasses vers Le Croisic, désarmement en mai.

La construction des navires s'étant sérieusement ralentie pendant la guerre, les petits malamocks-chalutiers avaient des effectifs de 12 à 14 bonshommes soit à la limite de la rentabilité pour les matelots.



Débarquement du maquereau à la "Kal Kohz" en 1950 à bord du Michelle, patron J.-L. Courtès. De gauche à droite : J.-L. Biger, R. Coic, J. Le Coq.

#### Les années d'après-guerre

Après une période creuse entre 1940 et 1945 due au manque de gasoil, la pêche au maquereau reprit en 1946. S'y adonnèrent aussi bien les frêles pinasses de 13-14 m, les malamocks des années 30 et les nouveaux à 2 mâts, de 16-17 m et de 30 tx, construits pendant la guerre mais qui avaient longtemps attendu leur moteur, comme les *Face à tout*, *Phalène*, *Mab ar Piti*, *All Right*, etc. Le prix du kilo fut fixé à 18 F. Pas d'enchères mais une répartition selon la demande vers les usines et la marée. Tout le poisson était ainsi assuré d'être vendu.

Parallèlement, la pêche au chalut donnait pourtant très bien. On pouvait à la journée ramener jusqu'à 600 gros merlus (plus de 2 kg) et même 1 000 exceptionnellement. Dans le "trou", les traits de chalut s'évaluaient en centaines de colins. Abondance imputable semble-t-il à l'arrêt pendant la guerre des gros chalutiers. Alors pourquoi affronter les "épouvantes de l'Iroise" ? C'est que la pêche au maquereau appartenait encore au rythme saisonnier traditionnel et gardait l'image d'une pêche rémunératrice et facile à pratiquer. Et puis, il fallait utiliser les filets poussiéreux des greniers, faire participer les veuves et surtout embarquer tous les matelots en surnombre.

En principe le maquereau rapportait plus à l'équipage, le nombre de parts de l'armement étant assez réduit (3-4 pour les pinasses, 6 ou 7 pour les gros malamocks) tandis qu'au chalut on travaillait à 42-58 % (bateau-équipage).

Le temps de la mise à l'eau des filets dans la Baie d'Audierne en début de saison était bien fini. Au contraire on était bien plus assuré de mieux pêcher en partant au large. Quelques Guilvinistes (*Mab ar Piti*, *All Right*) s'aventurèrent à près de 200 milles vers le banc de Melville au sud de Labadie bank où les Douarnenistes partis 8 jours plus tôt, avaient signalé des bancs de poissons bleus. Puis le maquereau, descendant vers le sud, les Guilvinistes fréquentèrent surtout les bancs de Parsons, La Chapelle, etc. à 60-80 milles d'Armen, même les pinasses. Au hasard en l'absence de radio à bord ? Non, les maquereautiers causaient sur la mer, de vive voix avec les camarades rencontrés, échangeant des nouvelles et des renseignements.

Chaque marée comptait 3 à 6 nuits et c'est en tonnes désormais que s'évaluaient les apports : 5, 10 jusqu'à 20 tonnes pour un voyage avec en plus des centaines de gros merlus.

1947. Cette année l'on constata une progression du nombre de maquereautiers. Hélas dans la soirée du 3 avril, une tempête d'une rare violence, dont nous reparlerons plus loin provoqua une

## NOTRE HISTOIRE LOCALE

catastrophe sans précédent en ce siècle au Guilvinec. Vingt-cinq pêcheurs périrent en mer non loin du port.

Plusieurs maquereautiers perdirent des filets au cours de cette journée d'épouvante ; néanmoins, l'émotion apaisée ou rentrée, ils repartirent une semaine plus tard.

Le carnet des comptes de l'*All-Right* a été précieusement conservé par l'homme des écritures. Il nous livre les gains à la part pour 1946-47-48 dans les deux pêches principales de l'année. Soit en 1946 pour chacun des 20 hommes d'équipage (avec 204 filets en comptant ceux de 4 veuves et de 3 mousses), 48 625 F., du 17 mars au 31 mai et pour 1947 (21 hommes), 61 840 F., le prix du maquereau ayant progressé jusqu'à 23-25 F. le kilo.

A titre de comparaison, 68 900 F. à la part au chalutage hauturier de juin à décembre pour 1946 (12 600 gros merlus pêchés) avec un équipage réduit à 12 hommes et 134 165 F. pour 1947.

**1948.** Ce fut une excellente année. Les prix des poissons devenus libres, celui du maquereau dépassa 55 F. (jusqu'à 100 F.) l'usine assurant un minimum de 50 F. Bonne pêche et bon prix pour les 28 maquereautiers du port. La radio que les gros malamocks avait désormais installée à bord signalait 20-30 000 maquereaux en une nuit (soit autant que toute la flottille d'avant 1900 dans la Baie d'Audierne). Les autres maquereautiers accouraient sur les lieux ; pas de risque immédiat de faire écrouler les prix.

L'*All-Right*, qui n'avait plus que 17 hommes d'équipage, gagna à la part 199 750 F., le meilleur du port culminant à 220 000 F. (le total du reste de son année au chalutage, 238 900 F. doubla presque également).

Dans le port, ce fut l'euphorie, l'enthousiasme, l'année des repas de fin de saison, après l'année noire de 1947.

**1949.** On prépara dans la fièvre la saison de 1949. Des retraités, des veuves achetèrent des filets ; on en demandait. L'hiver on s'était mis à "Kordenna". Douze nouveaux malamocks armèrent pour cette pêche (mais 9 pinasses de l'année précédente abandonnèrent).

Hélas, la baisse des prix déjà amorcée en fin de saison 48, continua sa courbe descendante. Durant l'été, les usines avaient reçu des quantités de maquereaux de Boulogne, Dieppe, pêchés au chalut. Elles regorgeaient de conserves en attente d'écoulement. 1949 fut une année désastreuse : 60 000 F de gains en moyenne malgré de bons apports, soit le prix de 20 filets.

Nous donnons ci-dessous le tonnage total de maquereaux débarqués au port de Guilvinec, avec le classement par unité.

Patrons	Bateaux	Tonnage débarqué
Camus .....	<i>La Marmaille</i>	117,500
Le Roux .....	<i>All Right</i>	112
Tirilly J. ....	<i>Phalène</i>	97
Bideau .....	<i>Pointe de Penmarc'h</i>	97
Cosquer .....	<i>Marie-Pierre</i>	92,500
Courtes .....	<i>Michelle</i>	81,500
Le Moigne .....	<i>Mab Pilly</i>	81
Le Prince .....	<i>Parc ar Briel</i>	80
Moysan .....	<i>Celtique</i>	79
Le Coz .....	<i>Atalante</i>	77,500
Tirilly J.-M. ....	<i>Marcel</i>	76
Queffelec F. ....	<i>Pervenche</i>	75
Thomas L. ....	<i>Daniel</i>	69,500
Trebern .....	<i>Mab ar Mousté</i>	69
Le Rhun F. ....	<i>Ecume</i>	69
Gueguen .....	<i>Anne-Marie</i>	66
Billien X. ....	<i>Pescadou</i>	64
Le Cleach H. ....	<i>Mab ar Pittit</i>	63
Le Rhun L. ....	<i>Face à Tout</i>	63
Garo .....	<i>Alain Yvon</i>	60
Berrou .....	<i>Etoile du Marin</i>	55
Le Rhun H. ....	<i>Cornouaille</i>	47
Baltes .....	<i>Hâte-toi</i>	46,500
Moysan L. ....	<i>Rose de France</i>	44
Cariou .....	<i>Capitaine Le Drezen</i>	33,500
Polelaouen .....	<i>Ar Mouskoull</i>	30
Le Cleach S. ....	<i>Simone et Marcelle</i>	19,500
Thomas C. ....	<i>Rosine et Christiane</i>	12,500

Tonnage débarqué en 1948 par les maquereautiers du Guilvinec. Ce classement ne tient pas compte de la taille des navires, du nombre de filets, du nombre de voyages et éventuellement du tonnage vendu dans d'autres ports. (Extrait du bulletin paroissial du 15 juillet 1948).

Les maquereautiers retombaient sur terre. (Le *Mab Iéna* de Léchiagat, patron Nédélec avec ses 37,5 t. arriva en tête). Le comité interprofessionnel du maquereau dans lequel siégeaient 5 guilvinistes dont MM. Scouarnec et Calvez pour les patrons, Larnicoi et Bodéré pour les équipages, Chacun pour les usiniers, envisagea des exportations vers l'Allemagne...

**1950.** Au cours de l'hiver 49-50, 7 bateaux de 16-17 m, de 30 à 35 tx comme l'*Idéal*, furent construits selon le modèle du *Michel et Monique* avec cabine totalement à l'arrière, libérant beaucoup de place devant pour ranger les filets, et facilitant les autres pêches par la proximité de la glacière. 17 bateaux seulement commencèrent la campagne, tous de bonne taille, pinasses et petits malamocks s'étant éliminés d'eux-mêmes.



L'équipage de la *Duchesse Anne* en 1953.

Au 1<sup>er</sup> rang : les 2 co-propriétaires, P. Queffélec et D. Queffélec (patron)

2<sup>e</sup> rang : J. Courtès, J. Biger, J. Brenn, L. Cosquer, S. Biger, J. Coic, L. L'Hénoret, L. Berrou, L. Goascoz.

3<sup>e</sup> rang : M. Nicolas, P. Le Rest, P.-J. Jolivet, R. Biger, H. Courtès.

La campagne fut encore plus désastreuse que la précédente, les gains variant entre 25 et 40 000 F. seulement ! Apports médiocres et bas prix ! Les nouveaux filets dont le prix était monté à plus de 6 000 F. l'un, furent remisés dans les greniers.

Bas prix ? Il faut dire que le maquereau de Norvège, du Danemark, de Hollande, se déversa en grandes quantités sur les marchés français ! Tiens, tiens ! Seule satisfaction de l'année, la création d'une caisse de compensation.

### FIN DE LA PÊCHE AU MAQUEREAU DE DÉRIVE AU GUILVINEC

De 1950 à 1958, le nombre de maquereautiers de notre port ne cessa de diminuer malgré des années très convenables. Ceux qui subsistaient, au fil des années étaient surtout des bateaux neufs, commandés par de jeunes patrons dynamiques armés par de jeunes équipages.

Aujourd'hui en 1994, l'on sait que les deux conserveries guilvinistes travaillent du gros maquereau, mais du maquereau pêché par chalutage, importé d'Ecosse ou du Danemark, par camions frigorifiques. La demande existe donc toujours. Pourquoi donc la pêche à la dérive a-t-elle disparu du port du Guilvinec ?

On l'a déjà vu en 1949, la concurrence du chalutage d'été dans la Manche inonda les conserveries, d'autant plus que le maquereau de dérive ne pouvait plus prétendre au label de fraîcheur d'une nuit, comme autrefois.



L'équipage de la Rose de France le seul maquereautier du port en 1955.  
Assis de gauche à droite : M. Joncour, J.-M. Nédélec, P. Fachus, N. Tanneau, J.-L. L'Hénoret (le patron).  
Debout : P. Le Rest, L. Péron (dit Talia), L. Morvan, A. Coïc, Cariou, X.

Et puis ces grands malamocks, peu à peu se consacrèrent toute l'année au chalutage hauturier, de la "langoustine du Nord" qui s'avéra bien rentable et bien moins soumis aux aléas du marché comme les pêches saisonnières.

La construction des bateaux s'accélérait, tous les marins du port trouvaient un embarquement régulier ; plus assez de pêcheurs disponibles pour renforcer les maquereautiers. Par ailleurs, l'importance des charges sociales qui incombaient à l'armement, incitait de moins en moins les patrons à pratiquer une pêche exigeant un équipage nombreux.

### La mer cruelle

La pêche au maquereau de dérive fut de tout temps, une dévoreuse d'hommes, en raison des conditions météorologiques incertaines de la période de l'année durant laquelle elle se pratiquait, mais aussi parce que, de plus en plus, les pêcheurs étaient appelés à s'écarter des côtes.

En évoquant les plus récents naufrages, même si nous ravivons des plaies encore mal fermées depuis près de 50 ans, nous voulons simplement nous souvenir de ceux qui sont morts au champ d'honneur du travail.

Depuis la guerre, Le Guilvinec-Léchiagat a payé un lourd tribut à la mer. Après le naufrage le 6 mars 1946 de la Bretagne, patron Mathieu Queffélec de Léchiagat, perdu corps et biens avec 9 hommes, dans les parages d'Armen où il chalutait (3 jeunes permissionnaires étaient restés à terre), Léchiagat fut à nouveau endeuillé le 3 avril 1947 par la disparition de 10 marins enlevés par une lame qui submergea le Rosier Fleuri tout près des Etocs. Au cours de la même tempête on déplora la perte de la pinasse Louis-Alice du Guilvinec avec 11 hommes à bord et celle de l'Edith Cawell, un petit palangrier armé par 4 pêcheurs. Vingt-cinq périés en mer en une seule journée !

Environ 25 maquereautiers du port se trouvaient en pêche au large en ce début d'avril 1947. Le Rosier Fleuri un malamock de plus de 16 m de long et de 20 tonneaux avait pris la mer le 2 avril par un temps très calme, "le calme avant la tempête". Le soir il mit ses filets à l'eau à près de 70 milles du phare de



Une partie de l'équipage du maquereautier Idéal en 1952.  
De gauche à droite : J. Jolivet, B. Garo, L. Coïc, J. Le Berre, M. Ansquer, P. Buannic, J. Ansquer, H. Le Rouge, V. Gouzien, P. Morvan (le patron).  
Assis : J. Le Cléac'h.

## NOTRE HISTOIRE LOCALE

Penmarc'h dont on voyait encore une faible lueur. La météo avait semble-t-il signalé un avis de tempête pour le jeudi 3 mais aucun de ces bateaux n'avait de radio à bord.

Le lendemain en effet, le vent forçant de SE, la mer devenue grosse rendirent pénible, le relevage des filets qui ne se termina qu'à 11 h. A ce moment le patron Sébastien Cossec décida de rejoindre son port d'attache, comme plusieurs autres maquereautiers guilvinistes. Mais la route fut longue à parcourir. De mémoire de marin on n'avait jamais vu une mer si déchaînée. "C'était blanc partout !".

Sur les quais du Guilvinec, des groupes scrutaient la mer, des femmes venaient aux nouvelles, suivaient l'évolution de la tempête.

On vit arriver plusieurs maquereautiers, le *Mab ar Mousté* patron Trébern, l'*Anne-Marie* patron E. Guéguen, les équipages abasourdis.

Le *Rosier Fleuri* parvint en vue de la pointe de Penmarc'h avant la tombée de la nuit et attendit en dehors des Etocs. Peu de temps avant lui la *Marmaille* patron J. Camus avait franchi le chenal sans encombre mais l'*Île Fougères* de Saint-Gué patron V. Baitès éprouva des difficultés, essuya un paquet de mer qui blessa un matelot. Fallait-il rester à la cape dans cette mer démontée si près du port ou rentrer, s'interrogeait-on sur le *Rosier Fleuri*? La seconde solution fut choisie. Malheureusement, la mer était au plus bas avec un fort coefficient.

Passés les Etocs vers 21 h., le bateau s'engagea dans la passe et près "d'Ar Virigou" à 2 milles du port, une lame de fond énorme le submergea. Le *Rosier Fleuri* se coucha sur l'eau à 90°. Onze des hommes qui se trouvaient sur le pont autour de la cabine et non à l'avant comme on l'a écrit à l'époque, furent jetés à la mer avec le patron qui de l'extérieur de la cabine actionnait les manettes tandis qu'Antoine Gloanec son beau-frère tenait la barre.

Au bout d'un instant qui parut très long, le bateau se redressa, mais le moteur noyé était stoppé, les feux éteints, les filets, l'ancre et sa chaîne projetés à l'eau. Il ne restait plus que 4 hommes à bord dont Corentin Gloaguen, le plus âgé du bord qui avait été ramené sur le pont au cours du redressement mais s'était blessé en heurtant violemment le mât.

Moteur arrêté, donnant de la bande par suite du lest déplacé, la passerelle enfoncée, dérivant, le *Rosier Fleuri* n'était plus manœuvrable et ne pouvait hélas secourir les malheureux disparus. C'est à la voile, laborieusement hissée dans le noir que le bateau rentra au port, l'écoute de la misaine s'étant cassée plusieurs fois. Il était 22 h. 15 quand A. Gloanec à la barre, décida de l'échouer sur le banc de sable du port. Aux appels des rescapés, sur la rive du Guilvinec, J. Le Goff et E. Jacob, mirent courageusement un canot à l'eau pour les évacuer. Trois heures plus tard, à mi-marée montante *La Celtique* patron E. Moysan rentra au port sans trop de difficultés.

# Dix pêcheurs enlevés par une lame sur une pinasse du Guilvinec

**QUEST** France rend visite aux familles des disparus



(Montage « Ouest-France »)  
De gauche à droite : Etienne Nédellec, Jean Ronarch, Eugène Gloaguen et Mathieu Bigër qui ont trouvé la mort dans la catastrophe ; à leur droite, le seul rescapé : Corentin Gloaguen

Les deux derniers disparus du « Rosier-Fleuri » : Lucien Quideau et Eugène Le Goff.



(Montage « Ouest-France »)  
De gauche à droite : Jean Tirilly, Pierre Joncour, Arthur Bourilgueux et Sébastien Cossec, patron du bateau

Le *Rosier Fleuri* basé à Léchiagat avait un équipage mixte, comprenant plusieurs matelots du Guilvinec. Sur les 10 disparus, 5 d'entre-eux appartenaient à la même famille.

Les disparus : Sébastien Cossec 35 ans, patron qui avait remplacé son père. Jean Tirilly 46 ans. Mathieu Biger 38 ans. Arthur Bourlignieux 43 ans. Jean Ronarc'h 23 ans, dont le père avait péri l'an passé sur la *Bretagne*. Lucien Quideau 25 ans, originaire de Léchiagat, mais marié au Guilvinec, ancien arrièrre des "Crabes", papa d'une toute petite fille. Etienne Nédélec 28 ans, également originaire de Léchiagat mais tout récemment marié au Guilvinec et dont la veuve attendait un bébé. Eugène Le Goff 20 ans. Pierre Joncour 46 ans. Eugène Gloaguen 39 ans, tous 3 du Guilvinec.

Les 4 rescapés : outre Antoine Gloaguen 28 ans qui tenait la barre et son oncle du Guilvinec Corentin Gloaguen blessé à la jambe, les 2 autres rescapés étaient restés à bord par chance, projetés contre le plat-bord, retenus par on ne sait quoi. La chance, ils l'avaient déjà eue en d'autres circonstances de leur vie. Tous deux, s'étaient portés volontaires en 1940 en Angleterre dans la petite poignée des "Français libres". Henri Le Goff 31 ans du Guilvinec, qui avait accepté des missions très dangereuses entre l'Angleterre et la France fut arrêté en 1941 et déporté à Buchenwald. Sébastien Monfort avait fait toute la guerre dans les convois de l'Atlantique Nord. Son navire ayant sauté sur une mine, il resta 9 h. sur l'eau accroché à une épave avant d'être recueilli. Le matelot P.-M. Jégou était permissionnaire.

Dans la journée du 4 avril, les quais étaient noirs de monde. La foule des Guilvinistes, anxieuse, attendait, scrutant la mer. Un mât à l'horizon et chacun se mettait à espérer. L'*All-Right* parvint au port vers 10 h., il était resté à la cape à 12 milles au large.

A midi, ils étaient encore 17 dehors ! Dans l'après-midi, *Phalène* patron J. Tirilly, *Ar Mouscoul* patron C. Poullélaouen, etc. qui avaient dérivé durant la nuit, apparurent. Le *Michel* patron J.-L. Courtès s'était réfugié à Concarneau. Le *Marcel* patron J.-M. Tirilly s'était dérotté jusqu'à Groix. Le soir on était encore sans nouvelles de 10 maquereautiers dont les pinasses *Louis et Alice* patron Louis Doaré (*Ar Loto*), *Hâte-toi*. La pinasse *Janine* patron L. Joncour avec 13 hommes à bord avait été aperçue par le *Phalène*. Fortement secouée, à la cape dans les parages d'Ouessant, complètement perdue, ignorant sa position, elle s'était retrouvée la nuit suivante près de Quiberon avant de gagner le 5 avril l'île de Groix d'où elle prévint les autorités. Samedi matin, malamocks et pinasses étaient tous rentrés sauf deux. On espérait encore.

Hélas, le soir on apprit que des épaves avaient été rejetées à la côte entre Léchiagat et Lesconil. L'enquête prouva à l'évidence qu'il s'agissait de débris du *Louis Alice* une pinasse de 13 m et de 13 tonneaux qui s'était perdue corps et biens non loin du port. Peut-être avait-elle voulu rentrer par la passe Est ? Ses filets furent retrouvés dérivant sur la mer. Comme les autres maquereautiers, elle avait pris la mer la veille de la tempête.

Tous les membres de l'équipage étaient parents : le patron Charles Pichavant et son fils Eugène marié tout récemment et qui laissait une toute jeune veuve, ses 2 beaux-frères Ernest Drézen et François Biguais. Le naufrage causa une émotion considérable dans toute la France. Un comité d'aide aux familles fut créé. Jean-Désiré Larnicol conseiller général de Pont-l'Abbé en devint le premier président.

## NOUVELLES VICTIMES DE LA MER AU GUILVINEC

# Les 15 hommes des équipages de l'« Edith-Cawell » et du « Louis-et-Alice » ont péri jeudi dans la tempête

Les épaves des deux bateaux ont été rejetées à la côte



Les disparus du « Louis-et-Alice » : Louis Doaré, patron ; Pierre-Jean Le Glas, Alfred Stephan, Marcel-Pierre Le Lay, Jean et Pierre Monfort, Jean Larnicol, Joseph Cloarec. (Montage « O.-E. »)



Jean-Marie GUÉGUEN (à gauche) et Wenceslas COSSEC, deux disparus du « Louis et Alice » du Guilvinec.

Voici les noms des hommes d'équipage : Louis Doaré, le patron, Jean Larnicol, Louis Mélenec, Pierre-Jean Le Glas, Joseph Cloarec, Jean Monfort et son fils Pierre, Jean-Marie Guéguen, Wenceslas Cossec, père de 4 enfants en bas âge, Pierre Le Lay, tous du Guilvinec.

L'autre bateau perdu, n'était pas un maquereautier, mais un palangrier de 8 m l'*Edith Cawell* commandé par Charles Pichavant réputé pour être un bon marin, mais comme il le disait lui-même, un peu téméraire. On retrouvera des débris de sa carcasse à la pointe de Trévignon. Pêchant plus près des côtes que les maquereautiers, à 15 milles au sud, il a pu se trouver dans une zone de grande tempête en relevant ses lignes.

*La Marmaille* l'avait aperçu à 4 h. de l'après-midi du 3 avril. On ignore pour quelle raison il ne rentra au port, alors qu'il indiqua sa position à J. Camus quel que peu dérouté.



L'équipage de l'*Edith Cawell* le patron Charles Pichavant, son fils Eugène, et ci-dessous, les deux beaux-frères Ernest Drézen et François Biguais.





## NOTRE HISTOIRE LOCALE

Quelques jours après le naufrage, les filets du *Rosier Fleuri* furent retrouvés errants près de Névez. Il fallut attendre plusieurs jours pour que l'on découvre les premiers corps, les uns près du Guilvinec ; (l'un même pénétra dans le port avec le flot), d'autres très loin jusqu'à Clohars-Carnoët. Presque tous furent retrouvés.

La tempête du 3 avril avait été ressentie dans le Sud plus qu'au Nord d'Ouessant. Une pinasse de Quiberon *La Belle Poule*, en mer depuis plusieurs jours sombre corps et biens. Le patron Germain Poullélaouen, le mécanicien, Corentin Moysan et un matelot, Pierre Cariou, étaient originaires du Guilvinec mais installés à Quiberon.

### PERTE DU DANTON : 1950

Le port du Guilvinec fut à nouveau endeuillé cruellement le 17 mars 1950 par la perte du *Danton*, un malamock-chalutier qui revenait de Jones Bank. Ce fut en abordant les parages des Etocs que se produisit le naufrage, peut-être a-t-on dit à cause d'une mine flottante tant l'épave avait été éclatée. L'équipage se composait de 8 hommes dont Eugène Le Donge le patron, E. Le Donge le frère du précédent, A. Calvez, J.-L. Le Lay, P. Talouarn, J.-L. Penhoët, R. Kervévan le jeune mousse qui allait avoir 15 ans, Ernest Kerviel, tous de Léchiagat mais ce dernier, marié au Guilvinec depuis quelques mois seulement.

### DEUX DISPARUS DE L'IDEAL : 1951

Le 13 mars 1951, un an après le naufrage du *Danton* et presque jour pour jour en ce mois funeste, la campagne du maquereau fit de nouvelles victimes au Guilvinec. Le malamock *L'Idéal*, patron P. Morvan avait pris la mer le 7 mars avec 17 hommes à bord et finissait sa marée à 120 milles de Penmarc'h au-delà du banc de Parsons.

Dans une mer devenue grosse avec des vents tournants gênant les manœuvres, toute la matinée du 13, de 4 h du matin à midi, se passa à relever les filets qui coulaient sous le poids des maquereaux. Long travail pénible mais récompensé par une bonne pêche.

En faisant route terre, alors que 5 matelots étaient occupés à l'avant à "debeska" les derniers filets relevés, *L'Idéal* reçut par le travers une grosse lame qui balaya le pont, projetant à la mer 4 hommes, le 5<sup>e</sup> Vincent Gouzien ayant réussi à s'accrocher aux haubans.

La lame entraîna plusieurs filets auxquels les malheureux s'accrochèrent désespérément. Le plus jeune d'entre

eux, Henri Le Rouge 17 ans, lâchant ses "boutou kinou", remonta les filets à bras, arriva très vite près du bateau et réussit à remonter à bord, aidé par ses camarades. Joseph Le Cléac'h fut plus difficilement agrippé par B. Garo tandis que les deux autres avaient lâché prise. Le temps de couper les filets qui gênaient la manœuvre et de revenir à leur secours, le malheureux Yvon Le Pape avait disparu sous les yeux de ses camarades impuissants. Laurent Le Pape, flottant toujours fut rattrapé par le "baz croc" mais son ciré céda et son corps déjà sans vie coula à pic.

A la vacation de 5 h., *L'Idéal* signala la perte de 2 hommes sans préciser leurs noms. Ce fut dans l'angoisse que durant des heures, les familles attendirent, l'identité des disparus.

*L'Idéal* resta un moment dans les parages, rejetant à la mer les nombreux maquereaux qui se trouvaient encore sur le pont, la raison pourtant de leur présence en ces lieux tragiques, mais dont l'acquisition leur était devenue soudain dérisoire.

Il ne rentra au port que le lendemain avec 20 tonnes de maquereaux dans ses cales. A la fin de la matinée, quand il apparut, les quais étaient noirs de monde, silencieux, exprimant toute la tristesse et la grande solidarité des gens de mer devant le malheur.

Yvon Le Pape avait 35 ans ; il était le papa d'une petite fille de 5 ans. Il accomplissait son premier voyage avec *L'Idéal*.

Laurent Le Pape âgé de 30 ans, célibataire, devait au retour de cette marée prendre un congé à l'occasion du mariage de sa sœur Isabelle.



A gauche Laurent Le Pape, à droite Yvon Le Pape, les 2 disparus en mer de l'Idéal, le 13 mars 1951.

### SEIZE VICTIMES DANS LE NAUFRAGE DE L'ALL-RIGHT : 1952

Une tempête terrible souffla dans la nuit du 29 au 30 mars 1952. Plusieurs maquereautiers guilvinistes restèrent à la cape pendant plusieurs jours à plus de 100 milles au large. *L'All-Right* cessa de donner de ses nouvelles par radio à la vacation. Dans ce cas, les familles pensent à une panne des appareils et continuent d'espérer.

Un à un les maquereautiers rentrèrent. Seul *L'All-Right* manquait à l'appel. *L'arche d'Alliance* l'avait aperçu le 29 à 150 milles au large, faisant route terre et lui signalant une panne de radio. Ce fut pendant le trajet de retour que la tempête se déchaîna. Avait-il continué sa route ? S'était-il mis à la cape ? On ne l'a jamais su. Mais sur le trajet du retour, à 40 milles au large de Penmarc'h, l'équipage du *Michel et Monique* repéra des épaves non identifiables, planches de glacière, paniers, etc.

*L'All-Right* un malamock de 17 m et de 31 tx 92, construit en 1942 en pleine guerre, ne fut équipé qu'en 1945, mais de toutes les installations modernes de l'époque. Son nom *All-Right* (tout va bien) n'apparut qu'après le débarquement anglo-américain.

Il avait quitté le port le 24 mars pour sa 3<sup>e</sup> marée de l'année et revenait les cales pleines de maquereaux. Deux avions partis de la base de Lann-Bihoué prospectèrent un large secteur autour du lieu supposé du naufrage mais ne découvrirent rien sur la mer.

Les familles, la population guilviniste espèrent encore pendant 8 jours, mais hélas durent se résigner à la perte de l'*All-Right* et de son équipage. Toutes les fêtes et réjouissances prévues au Guilvinec en cette époque de l'année, furent supprimées.

Le naufrage fit 16 victimes dont on ne retrouva aucun corps.

Après la cérémonie religieuse faite à la mémoire des disparus, en présence de Mgr Fauvel évêque de Quimper, un immense cortège vint en procession leur rendre un émouvant hommage sur le port devant la jetée.

Toutes les victimes étaient du Guilvinec. A la différence des naufrages plus récents touchant des équipages moins nombreux et par ailleurs originaires d'une vaste zone de recrutement, la perte de l'*All-Right* fut ressentie douloureusement par tous les guilvinistes qui pleurèrent l'un un parent, l'autre un ami, ou un voisin.

### LES DISPARUS

Jean Le Roux 35 ans, le patron, père d'un garçon de 9 ans. Jacques Souron 32 ans, son beau-frère, père d'un petit garçon de 6 ans et dont l'épouse perdit son père en 1929 à l'âge de 7 ans. Jacques Le Moigne 49 ans. Louis Berrou 46 ans. Pierre Le Moigne 41 ans. Sébastien Moysan 55 ans. P.-J. Coïc 41 ans. Léon Joncour 37 ans. Alain Tual 26 ans. Jos Bernard 48 ans. René Vigouroux 27 ans. Pierre Monfort 31 ans. Corentin Lucas 25 ans. André Yvinou 21 ans. Jules Ansker 27 ans. Jean Péron 41 ans.

Le *Cathy* patron A. Jacob et le *Grand Duc* patron M. Gadonnay, furent les derniers en 1958 à remiser leurs filets. Mais les maquereaux continuèrent de courir les mers, "levant" la nuit en surface et plongeant le jour dans les profondeurs.

Ce furent ces mêmes maquereaux que les chalutiers de l'armement bigouden, les *Languivoa*, *Lanvern* etc., traquèrent sur les bancs de Parsons à la fin des années 60. Malgré les tonnages impressionnants ramenés, ce chalutage fut abandonné, le prix de vente à l'usine n'équilibrant même pas les frais de débarquement !

Ce furent sans doute ces mêmes gros maquereaux qui furent pêchés en abondance à la mitrailleuse par les malamocks.

Les filets de maquereaux, représentant pourtant un bel investissement, étaient voués désormais à la poussière des greniers ou au musée. Certains d'entre eux, cependant retrouvèrent vie tout récemment. Des gars de Saint-Gué eurent l'idée d'en réutiliser quelques-uns pour pêcher le maquereau dans la baie d'Audierne, mais au mouillage et non à la dérive comme autrefois.

"Ar Beskerez brilli braz", un métier périlleux, mais mal rétribué avait vécu.

Sources : archives départementales

Le choléra au Guilvinec, 5 M 57  
Journaux : *Le Finistère*, le *Courrier du Finistère*, *L'union Monarchique*, *L'action libérale de Quimper*, de 1873 à 1900.

Ritalongi : les Bigoudens 1894.

A lire : pour la technique de la pêche au maquereau : *Ar Vag* n° 1 de B. Cadoret.

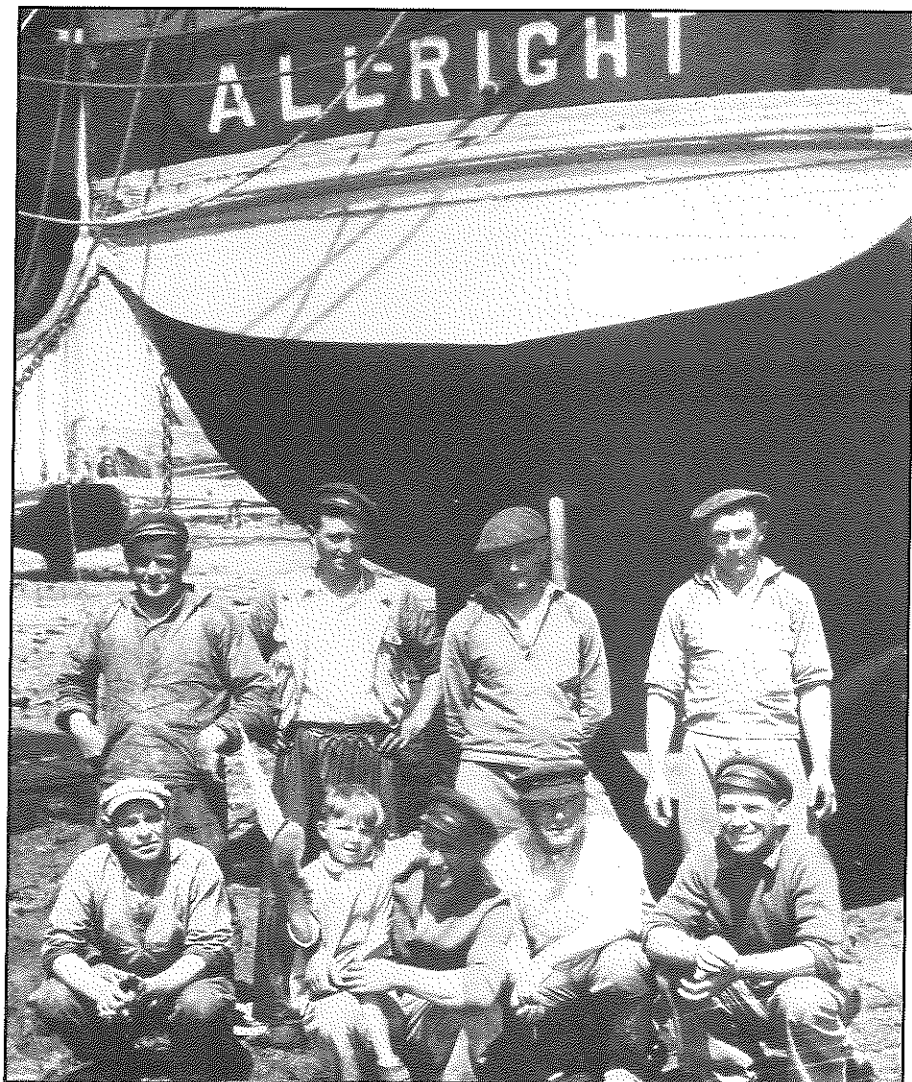
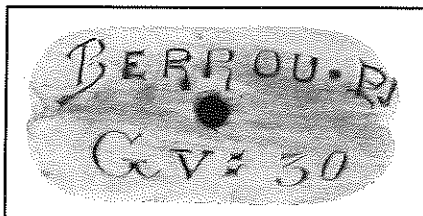
Histoire d'un quartier maritime de Roland Chatain

Trois siècles de naufrages sur les côtes du Pays Bigouden de Roland Chatain.

Remerciements pour leurs renseignements à Marc Le Faou, Per Venec, Amédée Biguais, René Billien, Eugène Moysan, G. Larzul, J. Le Coq, A. Buannic, V. Gouzien, P. Le Goff, Antoine Gloanec, L. Coïc, J. Trébern, H. Tirilly.

et aux disparus : Jacques Biger, G. Le Bec, P. Biguais, F. Le Rhun, P. Faou, Pierre Berrou ancien instructeur à l'Ecole de Pêche.

Remerciements à Michel Le Roy et à L. Carval pour ses photos



L'*All-Right* à Lostendro vers 1950 avec son équipage de pêche au chalut.  
De gauche à droite, debout : P.-J. Le Moigne, A. Tual, J. Ansker, R. Vigouroux.  
Assis : J. Le Moigne, J. Souron et son fils Lili, P.-J. Garrec, et J. Le Roux le patron.